

EMBLEMA XXIII.

Aurum pluit, dum nascitur Pallas Rhodi, & Sol concumbit Veneri.

(Il pleut de l'or tandis que Pallas naît à Rhodes et que le Soleil partage la couche de Vénus.)



Epigramma XXIII.

Rhodes, certes, vantait un étrange prodige,
Mais les Grecs nous en sont garants.
Ils rapportent qu'une pluie d'or tomba des nues
Au lieu où le Soleil et Vénus s'étreignaient
Et quand Pallas sortit du cerveau de son Père.
Ainsi, comme les eaux du ciel,
Que l'eau descende dans son vase

DISCOURS XXIII.

Ce serait folie d'affirmer, à moins de l'entendre allégoriquement, qu'il a parfois plu de l'or sur la terre. Il n'existe pas dans les nuages de fleuves aurifères ou de cavités contenant des minerais d'or, où on pourrait le dire engendré, et l'or n'est pas assez léger pour pouvoir être attiré avec les vapeurs. Mais le langage figuré admet et excuse tout ceci. S'il est vrai que Pallas est réellement née du cerveau de Jupiter et que le Soleil s'est uni en adultère à Vénus, il est exact au même degré qu'il est également tombé une pluie d'or. Ce n'est pas que nous doutions de la réalité de ces deux événements, mais pour rejeter le sens littéral de ce qui est dit par allégorie. Si en effet nous adhérons aux paroles de cet emblème dans leur nudité rien n'est plus absurde, mais si nous envisageons leur esprit, rien n'est plus vrai.

Rhodes est une île primitivement appelée Ophiouse à cause de l'abondance de ses serpents et dite ensuite Rhodes par allusion aux rosiers qui y fleurissent, et enfin Colossicole à cause du Colosse du soleil qui s'y trouvait et qui fut compté au nombre des sept merveilles du monde. C'est pourquoi les anciens philosophes tirèrent certaines paraboles de l'île de Rhodes : leur matière mercurielle se comporte comme un serpent quand elle est crue, mais une fois préparée et cuite, elle revêt ensuite la couleur pourpre de la rosé. Pour la même raison ils lui ont attribué une pluie d'or, parce que le Soleil ou Apollon partageait la couche de Vénus. Cette figure fournit aux Rhodiens, remplis d'orgueil à la pensée que si de grands dieux s'étaient occupés chez eux de procréer des enfants, l'occasion d'ériger une sorte d'idole du soleil d'une grandeur et d'un prix incroyables. En effet ce Colosse de soixante-dix coudées était, au rapport des historiens, placé de telle sorte que les navires pouvaient passer entre ses jambes, voiles déployées. Ses doigts égalaient des statues ordinaires et peu d'hommes furent capables d'entourer son pouce. L'auteur de ce colosse fut Charès Lyndien, élève de Lysippe, qui le réalisa en douze ans. Abattu par un tremblement de terre au bout de cinquante-six ans, il fut, même à terre, un sujet d'émerveillement. On raconte que le sultan d'Égypte, ayant occupé Rhodes, chargea 900 chameaux de l'airain de cette statue.

Ce que le soleil est parmi les planètes, dit le Philosophe, voilà ce qu'est l'or parmi les métaux. Et cette suprématie est attribuée au soleil en raison surtout de sa chaleur, de sa couleur, de sa vertu et de son essence. C'est pourquoi une pluie d'or doit obligatoirement tomber lorsque le soleil engendre, quand Vénus conçoit de petits soleils. Vénus porte en effet sur son visage une couleur de rosé et si celle-ci est infusée à la semence du soleil, l'enfant qui naît de là doit en toute vérité être nommé Rhodes. Charmant, semblable aux rosés, c'est le fils des philosophes qui séduit et attire à lui tous les yeux et tous les esprits. Il mérite l'amour et il n'est pas étonnant que des merveilles se produisent à sa naissance, car il sera accompagné de miracles dans toutes ses actions et doit provoquer la pluie d'or. C'est le frère d'Augias, fils du Soleil, qui obtient dans l'héritage paternel les bœufs dont Hercule nettoya les excréments en un seul jour. C'est le frère d'Aëétès qui détenait la Toison d'Or dont Jason s'empara.

On raconte, à propos de Pallas sortant sans mère du cerveau de Jupiter, qu'elle naquit auprès du fleuve Triton et fut pour cette raison appelée Tritonie. Elle est représentée comme la déesse qui préside à la sagesse et on la dit à bon droit née du cerveau, où se trouve le siège de la sagesse. Le jour de sa naissance fut également marqué à Rhodes par une pluie d'or, pour que les hommes gardent en mémoire le jour où elle a paru en cette lumière. Dans les fêtes et les réjouissances publiques, comme le couronnement d'un roi ou la naissance d'héritiers royaux, on jette parfois à la foule des pièces de monnaie, en une sorte de pluie d'or. La même chose se passe au moment où se lève Pallas. Car Pallas est la Sagesse ou Sophia, qui porte la santé dans sa main droite et les richesses dans sa main gauche, veillant au salut et au bien-être des hommes. Persée lui apporta la tête de Méduse, pétrifiante, effrayante par ses cheveux faits de serpents et de vipères. Elle l'utilisa sur son bouclier contre ses ennemis, les peuples grossiers et incultes, en les changeant en pierres. Et, en vérité, la Sagesse ou Philosophie naturelle rend stupides et vides d'intelligence et de jugement les incrédules pleins de haine et d'envie, par cette même chose dont est né Chrysaor⁸ qui fut le père de Géryon aux trois corps, à savoir le sang pétrifiant de la Gorgone qui n'est rien d'autre que la teinture de la pierre philosophique.

EMBLEMA XXIV.

Regem lupus voravit & vitae crematus reddidit.
(loup a dévoré le roi, et, consumé, il l'a rendu à la vie.)



Epigramma XXIV.

Efforce-toi de capturer le loup vorace.
Pour l'apaiser, à ce glouton jette le corps
Du roi ; puis place-le sur un bûcher ; le feu
Excité par Vulcain le réduira en cendres.
Opère ainsi souvent et tu verras le roi,
Doté d'un cœur de lion, surgir, fier, de la mort.

DISCOURS XXIV.

Tout le monde connaît l'appétit et la voracité du loup. Lorsqu'en effet les aliments viennent à lui faire défaut, il mange de la terre, au degré extrême de sa faim. On dit aussi qu'il remplit son ventre de la même manière lorsqu'il doit attaquer des troupeaux nombreux, afin que, rendu plus pesant par cette sorte de fardeau, il soit moins facilement repoussé et oppose une plus forte résistance. Lorsqu'il a pénétré dans les étables, il ne se contente pas de tuer ce qui suffirait à son ventre, mais il étrangle ici et là, au hasard, toutes les bêtes des troupeaux dans son extrême avidité. Il est consacré à Apollon et aussi à Latone parce qu'il l'a assistée quand elle enfantait : car Latone n'aurait pas pu enfanter sans la présence du loup. C'est donc à juste titre que le loup est réputé agréable à Apollon dont il a célébré la naissance. C'est aussi parce que ses yeux luisent la nuit et lancent des traits de lumière.

On jette à ce loup tenaillé par une horrible faim le corps du roi inanimé, non pour qu'il le dévore entièrement et le réduise à néant, mais pour que, par sa propre mort, il lui restitue la vie et les forces. Il y a en effet dans la queue du loup je ne sais quelle puissance d'amour que l'on infuse au roi à demi-mort, qui devient par là très agréable aux yeux de tous les hommes, retrouvant sa santé et sa beauté antérieures. Les Hyrcaniens ne nourrissaient pas les chiens en vue d'un autre usage et ils leur donnaient à dévorer ceux dont la vie était achevée, comme le rapporte Cicéron. Ainsi les Massagètes livrent en proie aux chiens ceux qui sont morts de maladie. Les philosophes, eux, jettent leur roi au loup. Ils n'ont pas adopté l'usage des Sabéens de traiter les corps des défunts comme des ordures, ni celui des Troglodytes qui liaient le crâne du mort à ses pieds, le jetaient dehors et le confiaient à la terre, sans considération de lieu. Mais les philosophes ont préféré se conformer ici à la coutume des Mages qui n'inhumaient pas les cadavres des leurs sans qu'ils eussent été préalablement déchirés par les bêtes féroces. Ils ont également suivi l'habitude des Indiens qui se faisaient brûler vifs, ornés de couronnes et chantant les louanges des dieux, pour ne pas être surpris par la vieillesse. Mais le destin final de l'homme imposait cette coutume à tous ces peuples sans espoir de résurrection, sans renouvellement de la vie. Les philosophes ont adopté cet usage dans un sentiment bien différent : ils savent en effet d'une façon très certaine qu'une fois le roi mort, dévoré par le loup, il réapparaîtra vivant, jeune et robuste, et que le loup sera brûlé à sa place dans le feu. Car tuer le loup est chose aisée quand il s'est alourdi le ventre de la sorte, et le roi bien que mort possède la vigueur de Mars ou de Cycnus : on ne peut ni le blesser ni le faire disparaître.

Mais où faire la chasse à ce loup, et où prendre le roi ? Les philosophes répondent que le loup erre ça et là dans les montagnes cherchant à saisir une proie ; il faudra, selon eux, le faire sortir de sa caverne et le garder pour cet usage. Le roi, venant de l'Orient, finit par succomber, accablé par la fatigue d'un long voyage. En outre le chagrin hâte sa mort, car les étrangers ne lui rendent aucun honneur et ne lui manifestent que peu d'estime, si bien qu'il est vendu comme esclave pour quelques pièces d'or. Il faut prendre un loup provenant d'un pays froid. Les loups sont plus cruels lorsqu'ils naissent dans des régions froides, par comparaison à ceux d'Afrique ou d'Egypte : le froid extérieur provoque en effet chez eux une faim plus grande. Le roi ainsi dévoré renaît avec un cœur de lion et peut alors dompter toutes les bêtes sauvages. Et, bien qu'au milieu de ses six frères il soit le plus vil d'aspect, parce que le plus jeune de tous, il n'en parviendra pas moins au terme de bien des épreuves et des tribulations au plus puissant des règnes. C'est pourquoi Gratien dit dans le Rosaire : « Il est en alchimie un certain corps noble que l'on fait passer d'un maître à un autre maître. Il y a, en son commencement, misère et vinaigre, mais, en son terme, joie et allégresse. » Et Alain, au même endroit : « Entre toutes choses, il faut en choisir une, de couleur livide, qui a une apparence métallique, limpide et liquide ; c'est une chose humide et chaude, aqueuse et brûlante, c'est une huile vivante et une teinture vive, une pierre minérale et une eau de vie d'une efficacité admirable. »

Les rois ne sont pas toujours en sûreté lorsqu'ils voyagent hors des frontières de leur royaume. Quand ils sont reconnus, s'ils veulent se cacher, ils sont tenus pour des traîtres par leurs ennemis qui les mettent en prison ; s'ils s'avancent à découvert sans armée, ils sont traités de la même fâcheuse manière. Ce roi Indien a connu semblable sort, ou il l'aurait connu s'il n'était mort auparavant. C'est en cela que consiste la première opération de lavage, de sublimation, d'ennoblissement, que les philosophes pratiquent pour que la seconde et la troisième se réalisent d'une façon plus heureuse. Car sans la première, les autres ne seront d'aucune utilité, le roi étant encore timide, somnolent et malade. Il lui faut en effet exiger d'abord de ses sujets l'impôt et le tribut pour pouvoir se procurer les vêtements et les autres biens nécessaires, après quoi il sera assez riche

pour fournir à son peuple des habits neufs chaque fois qu'il le voudra. Les grandes choses, nées la plupart du temps de petits commencements, peuvent ensuite soulever ce qui est petit ou même supprimer ce qui est grand, si elles le veulent. Un exemple en est fourni par les grandes villes qui, petites à l'origine, commandèrent plus tard à des grands rois et transformèrent des bourgades en cités vastes et populeuses.

EMBLEMA XXV.

Draconon moritur, nisi cum fratre & forore sua interficiatur, qui sunt Sol & Luna.
(Le dragon ne meurt que s'il est tué par son frère et sa sœur, qui sont le soleil et la lune.)



Epigramma XXV.

Abattre le dragon n'est pas une œuvre aisée,
Car bientôt il revit et rampe sur le sol.
Il n'est qu'un seul moyen : que son frère et sa sœur
Frappent sa tête de leurs massues.
Le frère a nom Phœbus et la sœur est Cynthie.
Il détruisit Python, Orion mourut par elle.

DISCOURS XXV.

Lors de la conquête de la Toison d'Or, il fallait en premier lieu tuer le dragon ; mais beaucoup abordèrent cette épreuve sans succès : ils furent vaincus par le dragon et tués par son venin mortel. La cause de cette défaite fut qu'ils n'étaient pas assez protégés contre ce poison, ni instruits du stratagème à employer pour venir à bout du dragon. Mais Jason (Médecin) ne négligea aucune sorte de remède ; il en reçut plusieurs de Médée (conseil de l'intelligence) et, entre autres, les images du Soleil et de la Lune ; il sut s'en servir avec bonheur et acquit ainsi la victoire avec la récompense, c'est-à-dire la TOISON D'OR. Le dragon fut donc anéanti par le Soleil et la Lune ou leurs images, chose que les philosophes enseignent en divers endroits. Ainsi l'auteur du *Rosaire* rapporte les paroles d'autres écrivains : « Hermès. Le dragon ne meurt que s'il est tué par son frère et sa sœur ; non par l'un d'eux seulement, mais par tous les deux qui sont le Soleil et la Lune. Aristote. Mercure ne meurt jamais s'il n'est tué à l'aide de sa sœur, c'est-à-dire qu'il faut le coaguler

à l'aide de la Lune ou du Soleil. Note que le Dragon est l'argent-vif extrait des corps, ayant en lui corps, âme et esprit, dont il dit : « Le Dragon ne meurt que s'il est tué à l'aide de son frère et de sa sœur, c'est-à-dire le soleil et la lune, ou encore le soufre que l'on a extrait et qui possède en lui la nature humide et froide de la Lune. Ainsi meurt le Dragon, c'est-à-dire l'argent-vif extrait des mêmes corps au commencement ; c'est l'eau permanente que l'on obtient après la putréfaction et la séparation des éléments ; cette eau est encore appelée d'un autre nom, eau fétide. » Et tous les autres philosophes s'accordent avec celui-ci, si bien qu'il n'est pas besoin d'alléguer leur autorité en détail.

Les Egyptiens vénéraient un dragon dans le temple d'Apollon, à cause du meurtre de Python. Le dragon témoigne une inimitié et une hostilité innées à l'éléphant dont il assaille les yeux et la gorge, jusqu'au moment où l'éléphant tombe et, du même coup, tue le dragon sous la masse de son corps. C'est de là que provient le sang de dragon amené dans nos contrées. Le dragon possède des yeux qui ont la valeur de gemmes. Son regard est très perçant et très éclatant. C'est pourquoi il est souvent préposé à la garde des trésors ; il veille par exemple sur les fruits des Hespérides et, comme on l'a dit, sur la Toison d'Or, en Colchide. Les Anciens l'ont également assigné comme hiéroglyphe à Esculape.

Mais les Chymistes introduisent le dragon dans leurs opérations d'une manière allégorique et non matérielle. Le dragon en effet représente toujours Mercure, qu'il soit fixe ou volatil. C'est pourquoi l'on voit toujours Mercure avec deux dragons entrelacés dans le caducée (car le dragon est un serpent énorme). Saturne en porte un autre qui dévore sa queue, de même que Janus. Le serpent est dédié à Esculape, fils d'Apollon, inventeur de la médecine (de la médecine philosophique). On prétend qu'il fut transporté d'Epidaure à Rome et qu'il y fut toujours honoré pour la délivrance d'une épidémie de peste qu'il avait, croyait-on, causée. Le dragon philosophique est toujours très vigilant et vif, il est difficilement vulnérable à cause de l'épaisseur de sa peau aussi bien que du venin dont il est armé. Car, à rencontre des dragons vulgaires qui, dit-on, n'ont pas de venin, celui-ci n'en est pas dépourvu, et, si l'on ne procède pas avec précaution, il le lance sur quiconque l'approche. C'est pourquoi on peut rarement le vaincre par la force, si l'on n'y ajoute la ruse de ses proches, car le poète dit avec raison : « C'est une voie sûre et fréquentée que de feindre le nom d'ami. » Si d'ailleurs, dans d'autres affaires, cette voie est sûre et fréquentée, elle n'est pas exempte de reproche, mais non dans le cas présent. On dit que les charlatans et les médecins de carrefours chassent les vers des enfants après les avoir tués à l'aide de la poudre d'autres vers semblables, c'est-à-dire qu'ils tuent les frères à l'aide des frères, les sœurs à l'aide des sœurs. Ainsi le dragon doit être tué à l'aide de son frère et de sa sœur, le Soleil et la Lune. On voit par là que le dragon appartient également au nombre des planètes. Comme le Rosaire l'a déjà fait apparaître, c'est le Mercure extrait des corps.

Certains Grecs rapportent que, sous le règne d'Hérode, un dragon aima une vierge nubile et belle et prit place dans son lit, tandis qu'un autre servit à divertir l'empereur Tibère qui avait pris l'habitude de le nourrir de sa main. Ainsi le dragon philosophique abandonne également sa sauvagerie et devient l'ami de l'homme s'il est convenablement traité, sinon il demeure hostile. L'historien Xanthus, cité par Pline, témoigne que le petit d'un dragon fut rappelé à la vie par sa mère grâce à une herbe nommée Balis. Mais je vois là une allégorie philosophique plutôt qu'une histoire véritable, puisqu'aussi bien c'est seulement en Chymie que le dragon revit et que le dragon vivant meurt, à des reprises alternées. Mais, demandera-t-on, de quelle manière faudra-t-il capturer ce dragon ? Les philosophes répondent très brièvement en vers :

*Montagnes donnent rebis et dragons ;
La terre donne des fontaines.*

A propos de sa capture, on peut voir dans Tacite quel soin et quelle industrie des hommes en grand nombre durent déployer pour prendre un dragon que l'on avait découvert en Afrique et pour l'apporter à l'empereur Tibère. Le chemin que le dragon se frayait habituellement entre les pierres fut clôturé et rendu progressivement très étroit ; on l'y emprisonna à l'aide de filets et de liens et l'on finit par le maîtriser à coups de fouet et de bâton. Il fut alors chargé sur un grand nombre de chariots et mis dans un navire qui le transporta à Rome.

EMBLEMA XXVI.

Sapientias humanæ fructus Lignum vitæ est.
(Le fruit de la sagesse humaine est l'arbre de vie.)



Epigramma XXVI.

Il n'est chez les humains de sagesse plus grande
Que celle qui produit et richesse et santé.
En sa main droite sont de longs jours de vie saine
Et la gauche contient des monceaux de trésors.
Si quelqu'un, par l'esprit et le bras, sait l'atteindre,
Elle sera pour lui fruit de l'arbre de vie.

DISCOURS XXVI.

Cicéron a décrit de façon admirable dans les termes suivants la différence essentielle qui distingue l'homme des autres espèces animales : « L'homme est né pour raisonner comme l'oiseau pour voler et le cheval pour courir. » En effet les lions, les ours, les tigres s'exercent et se mettent en valeur par leur férocité, les éléphants et les taureaux par leur vigueur, les aigles, les faucons et les éperviers par la chasse qu'ils livrent aux oiseaux et par l'agilité de leurs ailes. Mais l'homme les surpasse, et il surpasse tous les autres animaux par sa raison, par les démarches de son esprit et de son intelligence. Aussi il n'existe pas chez les bêtes de férocité, de robustesse, d'agilité ou d'autre propriété qui ne puisse être adoucie, domptée ou devancée grâce à la raison. La raison n'est pas en effet quelque chose d'humain, né de l'humus, mais, comme dit le poète, une parcelle du souffle divin, envoyée du ciel dans un corps humain. On l'appelle tantôt mémoire, tantôt faculté intellectuelle ; si l'usage ou l'expérience s'y ajoutent, la Sagesse, qui est le bien le plus précieux de

l'homme, prend naissance. L'usage est dit le père et la raison ou mémoire, la mère d'un si noble enfant, d'où ce dicton populaire : « L'usage m'a engendré, mais j'ai été enfanté par la mémoire, ma mère ». Mais quelle est donc la sagesse véritable et la plus digne d'être recherchée par l'homme, étant donné qu'il existe à ce sujet une infinité d'opinions et que chacun la rapporte à ses propres imaginations ? Il faut répondre que la Sagesse, les choses divines qui concernent le salut de l'âme étant toujours exceptées, n'est pas faite, dans le domaine des choses humaines, des arguties des sophistes, des propos oratoires et fleuris, de la sonorité poétique des vers, des subtilités critiques des grammairiens, qu'elle ne réside pas indifféremment dans le bien et dans le mal, dans les ruses et les parjures, les tromperies et les mensonges, la dureté de cœur et la sueur des pauvres, l'habileté à entasser l'argent et les biens, mais qu'elle n'est rien d'autre que la connaissance vraie de la Chymie jointe à la pratique, laquelle est la chose la plus utile au genre humain.

Telle est la Sagesse qui domine toutes choses, qui pénètre à droite jusqu'à l'Orient, à gauche jusqu'à l'Occident, et embrasse la terre entière. Salomon, au Livre de la Sagesse, parle d'elle de façon spéciale : *« Ceux qui sont ses proches demeurent éternellement, et ceux qui sont ses amis possèdent la volupté véritable, et celui qui la recherchera avec diligence se rendra maître d'une grande joie. Car il n'y a aucun dégoût à vivre avec la Sagesse ; il n'y a pas de lassitude à se trouver avec elle, mais de l'allégresse et de la joie. Quel que soit le plaisir que la musique et le vin mettent au cœur de l'homme, la Sagesse est plus agréable encore. Car elle est un arbre de vie pour tous ceux qui la saisissent et ceux qui la gardent sont bienheureux. »* Lactance l'appelle aliment de l'âme. *« Les sages seront en honneur ; qui tiendra la Sagesse pour précieuse sera exalté et honoré par elle. Car la Sagesse élève ses fils, et qui adhère solidement à elle aura l'honneur en jouissance. De plus on acquiert par elle un nom immortel auprès de la postérité. Elle est plus puissante que toutes choses ; elle fortifie le sage plus que dix puissants qui sont dans la cité. »*

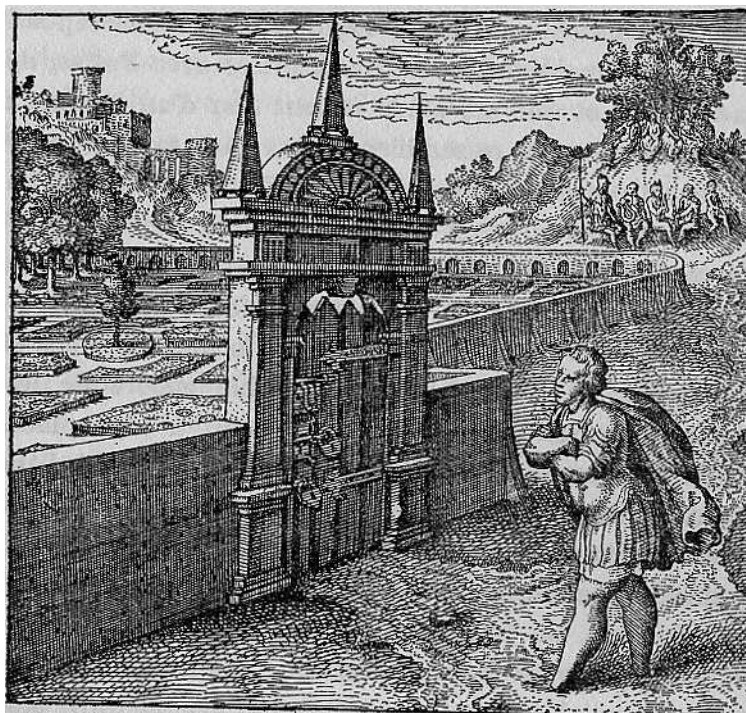
On peut aussi appliquer à cette sagesse universelle ce que dit le prophète Baruch : *« Apprends donc la vraie sagesse, apprend à connaître celle qui donne une vie longue, les richesses, la joie et la paix. »* Et il est affirmé au Livre de la Sagesse que la Sagesse est une habileté secrète à pénétrer dans la connaissance de Dieu (*arcanum consilium in cognitione Dei*). La sagesse procure toutes choses et des richesses infinies sortent du travail de ses mains. Plus encore : tous les biens procèdent d'elle ; les grandes richesses et les biens sont entre ses mains et celui qui s'unit à elle est élevé par elle avec honneur. » Et Sirach : *« Dans les trésors de la Sagesse sont l'intelligence et la piété de la science. »* Et ailleurs, il l'appelle enseignement de la prudence ou science de l'intelligence. Le philosophe Morien dit d'elle : *« Car cette Science est celle qui retire son maître de la misère de ce monde et le ramène à la science des biens futurs. »* Qu'elle soit un don de Dieu, il l'atteste par les mots suivants : *« Dieu accorde en effet cette pure et divine science à ses fidèles et à ses serviteurs, c'est-à-dire à ceux à qui il a décidé, dès l'origine de la nature, de l'attribuer dans son admirable force ». « Car cette chose n'a de pouvoir que comme Don du Dieu très-haut qui la remet et la montre selon qu'il le veut et aussi à qui il veut d'entre ses serviteurs et ses fidèles. Il convient donc qu'ils soient en toutes choses humbles et soumis au Dieu tout-puissant. »* Et plus loin : *« Il faut que tu saches, ô roi, que ce magistère n'est rien d'autre qu'une chose cachée, le secret des secrets du grand Dieu très-haut. Il a confié ce secret à ses prophètes, c'est-à-dire à ceux dont il a placé l'âme dans son paradis. »* Elle est dite arbre de vie, non qu'elle porte en elle le salut éternel mais parce qu'elle montre en quelque sorte le chemin qui y conduit, qu'elle porte des fruits utiles pour cette vie, fruits qui ne peuvent lui faire défaut, tels que la santé, les biens de la fortune et de l'âme. Sans eux en effet l'homme, même encore vivant, est mort ;

il ne diffère guère d'une brute, quand bien même il représente, dans sa partie extérieure, celui qu'il devrait être dans sa partie supérieure et qu'il n'est pas.

EMBLEMA XXVII.

Qui Rosarium intrare conatur Philosophicum absque clave, assimilatur homini ambulare
volentiabsq ; pedibus.

(Celui qui tente d'entrer sans clé dans la Roseaie des Philosophes est comparé à un homme qui veut
marcher sans pieds.)



Epigramma XXVII.

La Roseaie des Sages s'orne de mille fleurs,
Mais de puissants verrous ferment toujours sa porte.
Sa clé unique est, pour le monde, chose vile :
Si tu ne l'as, tu veux courir privé de jambes.
Tu affrontes en vain les pentes du Parnasse
Quand sur le sol uni tu te tiens à grande peine.

DISCOURS XXVII.

Il est écrit d'Erichthonios qu'il naquit de la semence répandue à terre alors que Vulcain était aux prises avec Pallas, déesse de la Sagesse, et que ses pieds étaient non d'un homme mais d'un serpent. Ils lui ressemblent, ceux qui, sans le concours de Pallas, et comptant uniquement sur l'aide de Vulcain, engendrent des enfants qui sont de toute évidence des avortons sans pieds, qui ne peuvent ni s'alimenter, ni être utiles à autrui. Il est lamentable de voir un homme avancer à la manière d'un quadrupède, c'est-à-dire en se servant à la fois des pieds et des mains ; mais il est bien plus lamentable encore de le voir entièrement privé de jambes et utilisant, à leur place, les bras. Ils paraissent avoir dégénéré et être passés à l'état de vers, puisqu'ils avancent à la manière des vers et

des serpents. Les deux jambes sont en effet des membres faisant partie de l'organisme humain, sans lesquels on ne peut marcher d'une façon véritable, de même qu'on ne peut voir sans yeux, ou saisir sans mains les choses tangibles. De la même manière la Médecine, aussi bien que n'importe quel art opératif, possède, dit-on, deux jambes sur lesquelles elle se tient : l'expérience et le raisonnement ; si l'une ou l'autre fait défaut, l'art est mutilé, bancal, il n'est pas parfait dans ses traditions et ses préceptes et il n'atteint pas son but.

La Chymie trouve par-dessus tout sa joie dans deux sujets (qui lui tiennent lieu de jambes) : l'un est la clé, l'autre la courroie du verrou. Par eux, la roseraie philosophique, fermée de tous côtés, s'ouvre, et son accès est offert à ceux qui entrent d'une façon légitime. Si l'un d'eux fait défaut, celui qui veut entrer sera semblable à un homme infirme des pieds qui s'efforcerait de devancer un lièvre à la course. Qui s'introduit sans clé dans ce jardin qu'une clôture ou une haie ceignent de toutes parts imite le voleur qui, venant dans la nuit ténébreuse, ne discerne rien de ce qui pousse dans la roseraie et ne peut jouir des biens qu'il voulait dérober. La clé est en effet une chose très vile que l'on appelle pierre connue dans les chapitres, elle est la racine de Rhodes sans laquelle le germe ne peut pousser, le bourgeon se gonfler, la rosé fleurir et déployer ses mille pétales. Mais, dira-t-on, où faut-il rechercher cette clé ? Je réponds avec l'oracle qu'on devra la rechercher là où l'on affirme que furent retrouvés les ossements d'Oreste, LA OU l'on pourrait trouver à la fois LES VENTS, CE QUI FRAPPE, CE QUI REPOUSSE LE CHOC ET LA DESTRUCTION DES HOMMES, c'est-à-dire, comme Lynchas sut l'interpréter, dans un atelier de forgeron. Dans le langage de l'oracle en effet les vents représentaient les soufflets, ce qui frappe, le marteau, ce qui repousse le choc, l'enclume, et par la destruction des hommes il entendait le fer. Le chercheur trouvera véritablement cette clé dans l'hémisphère septentrional du Zodiaque et la courroie du verrou dans l'hémisphère méridional, s'il sait bien dénombrer et distinguer les signes. Lorsqu'il en aura pris possession il lui sera facile d'ouvrir la porte et d'entrer. A l'entrée même il verra Vénus avec son amant Adonis. Car du sang de celui-ci cette déesse teignit les rosés blanches en pourpre. On y voit le dragon, comme au Jardin des Hespérides : préposé à la garde des roses, il veille. Le parfum des rosés est, dit-on, renforcé grâce aux aulx que l'on plante à proximité, et cela en raison du degré excellent de chaleur que possède l'ail et qui permet aux rosés de résister aux poisons froids. Les rosés réclament en effet la chaleur du soleil et de la terre avant d'acquérir une couleur et une odeur très agréables aux yeux

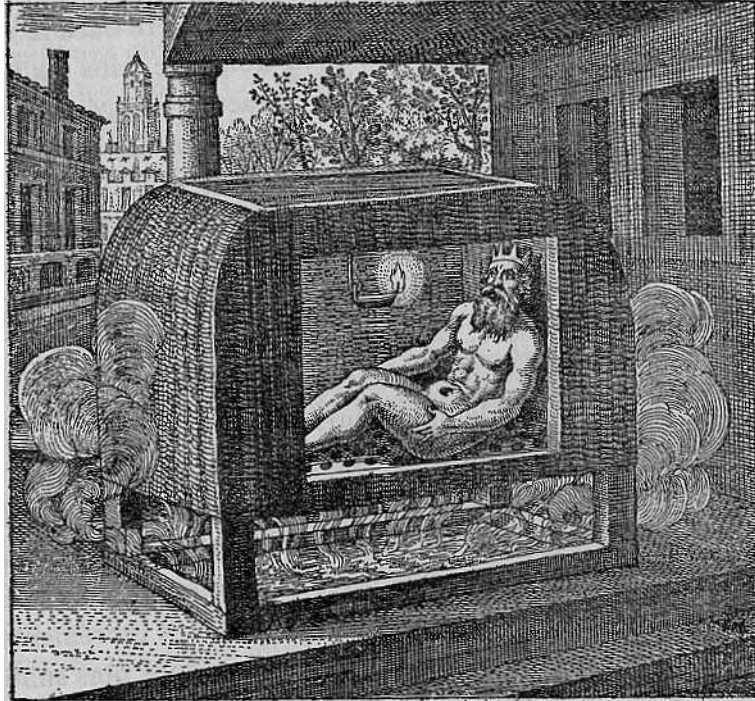
et aux narines. Ajoutons que la fumée du soufre commun blanchit les roses rouges dans les parties qu'elle atteint et qu'à l'inverse, l'esprit du vitriol ou de l'eau-forte leur confère une couleur rouge intense et durable. Car le soufre commun est opposé au soufre philosophique, bien qu'il soit impuissant à le détruire, mais l'eau dissolvante a de l'amitié pour lui et lui conserve sa couleur. La rosé est dédiée à Vénus à cause de sa grâce par laquelle elle précède toutes les autres petites fleurs. Car elle est une vierge que la nature arma pour éviter qu'elle ne soit violée impunément et sans vengeance. Les violettes sont dépourvues d'armes et on les foule aux pieds. Les rosés cachées au milieu des épines possèdent une chevelure blonde au-dedans et un vêtement vert au-dehors. Nul, s'il n'est sage, ne pourra les cueillir et les séparer des épines ; sinon, ses doigts feront l'épreuve de leur aiguillon. De même personne, sauf un homme très prudent, ne cueillera les fleurs des philosophes, s'il ne veut pas faire l'expérience des dards et des abeilles dans les ruches, et du fiel dans le miel. La plupart sont entrés dans la Roseraie avec des mains avides, mais ils n'ont rien emporté que souffrance, c'est-à-dire qu'ils ont perdu leur huile et leur peine. C'est pourquoi *Bacusser* dit dans la *Tourbe* : « *Nos livres paraissent causer beaucoup de dommage à ceux qui lisent nos écrits une, deux ou trois fois seulement, car ils sont frustrés de l'intelligence de ces livres et de tout leur soin et, ce qui est*

le plus fâcheux, ils perdent les biens, le travail et le temps qu'ils ont consacrés à cet art ». Et, peu après : « Alors qu'on pense avoir opéré et posséder le monde, on se retrouvera n'ayant rien dans les mains ».

EMBLEMA XXVIII.

Rex balneatur in Laconico sedens, Atrâque bile liberatur à Pharut.

(Le roi se baigne, assis dans le bain laconien ; il est délivré de sa bile par Pharut.)



Epigramma XXVIII.

Le Roi Duenech (qui du lion vert porte les armes)
Sévère dans ses mœurs était gonflé de bile.
Il mande alors vers lui Pharut, grand médecin
Qui lui promet la guérison et d'une source
Prescrit l'onde aérienne ; on voit alors le roi
Se laver longuement sous la voûte de verre
Et la rosée emporte enfin toute sa bile.

DISCOURS XXVIII.

Il y a dans l'homme trois cuissons : la première dans le ventricule, la seconde dans le foie et la troisième dans les veines. Il est, de même, un nombre égal d'évacuations générales des excréments qui correspondent aux cuissons et chassent chaque jour leurs superfluités. La première se fait par l'intestin et se rapporte à la première cuisson, la seconde s'effectue par l'urine, et la troisième par l'expiration du corps entier ou transpiration. Ces deux dernières correspondent respectivement à la deuxième et à la troisième cuissons. Dans la première de celles-ci s'élabore le chyle, dans la seconde, le chyme et dans la troisième une rosée ou substance rorale qui apparaît dans chacune des parties du corps. Les premières de ces excréments, nommées fèces, sont épaisses, bilieuses, grasses. Elles sont expulsées par le derrière, à travers l'intestin, et, lorsqu'elle ne circulent pas, on les chasse soit avec douceur, soit avec une force moyenne, soit encore avec violence, à l'aide

de purgatifs ou de laxatifs. Les excréments de la seconde catégorie sont liquides et de consistance plus subtile ; ils sont bilieux et salés. Ils sortent des veines par les reins et la vessie comme par des aqueducs. La substance de ces organes révèle l'urine. Les superfluités de la dernière classe sont encore beaucoup plus subtiles et, pour cette raison, sortent la plupart du temps d'elles-mêmes, par expiration, de pores extrêmement ténues ou sont véhiculées avec les humeurs liquides, comme la sueur. Elles sont stimulées au moyen de sudorifiques de même que les précédentes le sont par les diurétiques. Les Grecs et les Romains de l'antiquité se préoccupèrent beaucoup de l'évacuation de cette troisième sorte d'humeurs. C'est pourquoi ils eurent recours à tant d'espèces de jeux et d'exercices, comme la friction matinale de tous les membres, les onctions d'huile, la lutte, l'art du pugilat, les concours de course, les jeux de balle à la paume, au filet et de grand jeu, les lotions et les bains quotidiens dans les rivières ou les établissements de bains artificiels. Pour faciliter ceux-ci, on avait construit à Rome des édifices si magnifiques qu'il est davantage en notre pouvoir de les admirer que de les imiter. Les thermes de Dioclétien dont il subsiste encore des restes importants et qui sont, si je ne me trompe, consacrés aux archanges, peuvent attester la grandeur, la magnificence et la splendeur de ces ouvrages.

La métallurgie comporte des espèces de cuisson à peu près identiques à celles que nous venons de citer. La première s'effectue, selon son mode, au cours de la grande Année, c'est-à-dire au cours de la révolution de la sphère supérieure, la seconde au cours de la révolution de la sphère inférieure et la troisième dans la révolution de la sphère moyenne. Les philosophes trouvent également des moyens variés pour parvenir, grâce au concours de l'art, à chasser commodément le poids mort que constituent les superfluités de ces excréments. Tels sont les ablutions, les purges, les bains ordinaires et les bains laconiens par lesquels ils pratiquent dans l'œuvre philosophique ce que les médecins opèrent dans le corps humain. C'est pourquoi Duenech est introduit par Pharut dans le bain laconien pour qu'il y transpire et se débarrasse par les pores des fèces de la troisième cuisson. La disposition de ce roi est mélancolique et atrabilaire et, pour cette raison, sa valeur et son autorité sont en moindre estime que celles des autres princes : on lui impute en effet le caractère morose de Saturne et la colère ou la fureur de Mars. Il voulut donc ou mourir ou être guéri si cela était possible. On trouva un médecin qui accepta cette province qu'on lui attribuait et fut amené grâce à des prières et des présents. Et cette allégorie est très fréquente dans les écrits des philosophes, comme par exemple chez Bernard et Alain, dans le petit traité de Duenech et dans une foule d'autres. C'est pourquoi nous n'ajouterons pas les autres circonstances que l'on peut trouver chez eux. Il suffit d'avoir observé ici quelle est la cuisson dont on chasse l'excrément par ce bain. Là se trouve en effet le pivot de toute l'affaire. Dans les thermes ou bains chauds, la chaleur enfermée dans le corps est rappelée à la surface de la peau en même temps que le sang, et il en résulte une couleur agréable du visage et de tout le corps. Lorsqu'elle sera présente, elle fournira le signe que la noirceur mélancolique qui affecte la peau peut être évacuée progressive. ment, que toutes les humeurs peuvent être rectifiées, afin qu'un sang rosé et excellent soit produit ensuite. Il est nécessaire que l'équilibre entier de ce corps soit corrigé, résultat que l'on demande au bon sang ; le corps est froid et sec tandis que le sang est, au contraire, chaud et humide. Il appartient au médecin de savoir et de dire à l'avance, par son pronostic, si cela peut se faire.

Il s'est trouvé des chercheurs qui ont tenu Cerdon pour un grand prince ou pour un fils de roi, mais ils ont décelé en fin de compte, à des signes certains, quelles étaient son origine et son éducation. L'artiste doit veiller à éviter une telle erreur et à choisir avant toutes choses le véritable enfant royal, bien qu'il ne resplendisse pas d'ornements d'or et qu'il ait un vêtement méprisé et vil, un teint

livide et mélancolique ; il ne faut pas pour ces raisons le rejeter ou prendre un autre à sa place. Car s'il est parfaitement lavé, sa nature excellente et royale apparaîtra bientôt comme on le vit chez Cyrus, Paris, Romulus, qui furent élevés chez des paysans. Il faut prendre soin que le bain soit laconien, c'est-à-dire vaporeux et sudorifique, que l'eau ne durcisse pas les chairs tendres et n'obstrue pas les pores, ce qui apporterait plus de dommage que de profit et empêcherait l'effet attendu de se produire. Que nul ne s'inquiète des vêtements royaux que le sujet doit revêtir après le bain. Comme autrefois la fille d'Alcinoüs présenta des vêtements à Ulysse naufragé et nu, il y aura quelqu'un pour lui en envoyer de très précieux, afin qu'on puisse, comme il le mérite, reconnaître en lui le fils du Soleil.

EMBLEMA XXIX.

Ut Salamandra vivitigne siclapis.
(Comme la salamandre, la Pierre vit du feu.)



Epigramma XXIX.

La salamandre au cœur du feu vit plus puissante
Et ne craint nullement tes menaces, Vulcain.
Comme elle, née d'un feu sans déclin, notre Pierre
Ne cherche pas à fuir la flamme impitoyable.
Celle-là, froide, éteint l'incendie et sort libre.
La Pierre est chaude : elle aime donc chaleur pareille.

DISCOURS XXIX.

Il est deux éléments dans lesquels les animaux habitent : l'eau et l'air, et deux autres sans lesquels aucun être animé ne peut subsister : la terre et le feu. Les deux premiers en effet possèdent une nature moyenne et tempérée en ce qui concerne les qualités premières et les qualités secondes, tandis que les deux derniers au contraire ont une nature extrême : ce sont des corps ou bien trop épais, ou bien trop subtils, ce qui fait que leur épaisseur rend impossible la présence d'autres corps, tandis que leur subtilité la rend possible mais pénètre ces corps et les brûle. Si des hommes vivent dans des cellules et des fosses souterraines, cela est dû à l'air qui descend jusque-là et remplit ces lieux pour éviter qu'ils ne soient vides. Mais ici nous parlons de chacun des éléments pris en lui-même. Dans l'eau vivent les poissons dont le nombre, la variété et la fécondité sont incroyables ; c'est même là que se rencontrent les plus grands de tous les animaux. L'air fait vivre les hommes, les quadrupèdes, les oiseaux, les vers et les insectes. Tout ce que l'on dit des

esprits qui errent dans les parties cachées de la terre relève d'un domaine différent ; car ce ne sont pas des animaux. Dans le feu, dit-on, vit la seule salamandre. C'est un ver qui rampe ; elle ressemble assez au lézard, mais sa démarche est plus lente, sa tête plus grande et sa couleur différente. Je me souviens d'avoir vu une bête semblable dans les Alpes, au Mont-Splug. Après des orages et des pluies elle s'avance hors des cavernes rocheuses et s'attardait sur le chemin. Un paysan m'indiqua son nom : *Ein Moich*. Elle avait autour d'elle une humidité tenace et visqueuse grâce à laquelle elle circule dans le feu sans dommage.

Mais la salamandre philosophique est bien différente de l'autre, bien qu'elle lui soit assimilée. Elle naît en effet dans le feu ; il n'en va pas de même de l'autre, mais si elle tombe dans le feu, sa froideur et son humidité abondantes et intenses empêchent qu'elle ne soit brûlée sur-le-champ et lui permettent de traverser librement la flamme. L'une est chaude et sèche, l'autre froide et humide. Toute chose en effet rappelle la chaleur du sein de sa mère, imite son lieu naturel et sa patrie : le feu ne produit rien que de chaud et de sec, c'est-à-dire de semblable à lui-même. Inversement, des cavernes humides et froides, des roches remplies par les pluies sort ce ver froid. La première salamandre se plaît dans le feu, en raison de sa ressemblance de nature, la seconde l'éteint, car elle lui est opposée et, pendant quelque temps, écarte d'elle son action. On dit que l'on voit s'envoler des fours où l'on traite le cuivre à Chypre un pyrauste engendré dans le feu. Mais personne ne saurait croire à la véracité d'un tel fait, sinon sur le mode allégorique. Car le feu détruit et corrompt les corps de tous les animaux si on le continue, puisqu'il brûle même la terre et la transforme en verre, réduit en cendres les bois résistants ainsi que tous les composés, sauf quelques-uns comme les substances mercurielles qui, ou bien demeurent intactes, ou bien s'envolent tout entières dans le feu, sans qu'aucune séparation de parties ait lieu en elles.

Vulcain est un bourreau intraitable : il convoque tous les mixtes composés de divers éléments pour les éprouver et les juger, en exceptant quelques-uns de sa compétence, comme en vertu d'un privilège, d'un induit de l'impératrice Nature. Il ne possède aucun droit de juridiction sur ces derniers, à moins d'adjoindre d'autres conseillers à son Aréopage ; telles sont les salamandres face à sa violence qu'elles ne redoutent pas. Avicenne, dans la Porte, énumère divers tempéraments de corps qui tous manquent d'équilibre et sont par conséquent susceptibles d'être corrompus par le feu et les autres atteintes. Une seule chose, à son avis, est parfaitement équilibrée ; elle possède autant de chaud que de froid, autant d'humide que de sec, non en poids mais en justice, comme disent les médecins. C'est la chose qui est plus passive qu'active. Si le feu s'efforce d'y résoudre l'eau qui lui est opposée en air qui est proche de lui, la terre ne permet pas cette résolution, car elle est incorporée à l'eau. Et le feu interne du composé apporte son suffrage au jugement de la terre car il témoigne à la terre une intime amitié. Le jugement de Vulcain cesse donc de s'exercer. Le dieu utilise encore un autre détour et tente de consumer la terre et de la réduire en cendres comme il en a l'habitude. Mais l'eau qui est unie à la terre obtient une exception à son encontre : elle montre qu'elle est unie à la terre, que l'air lui est uni, que de l'autre côté de la terre se trouve le feu. En conséquence, qui voudrait incinérer la terre réduirait également en cendres les autres éléments ; et Vulcain, déjoué de la sorte, suspend son jugement pour ne pas être la risée de tous.

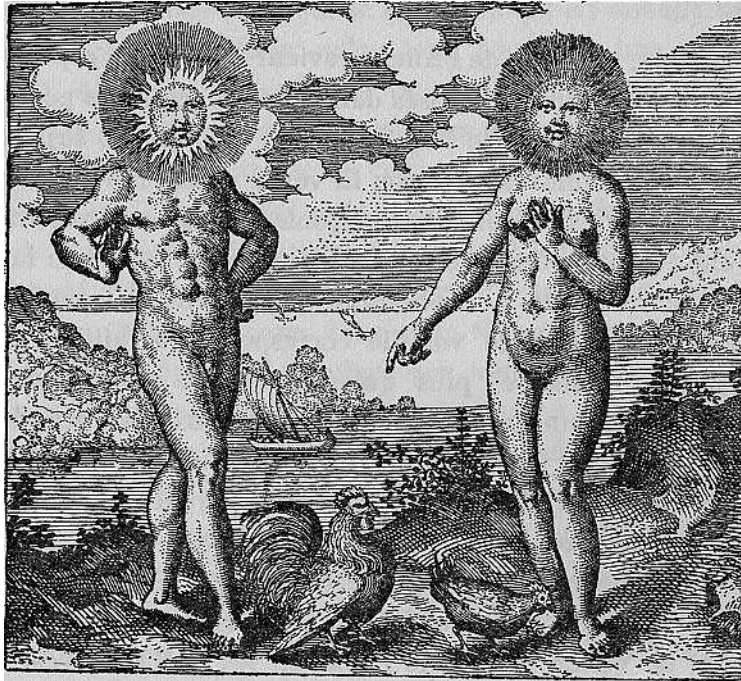
Ce corps est semblable à la très véritable salamandre en qui les éléments sont équilibrés par la violence des vertus. Le *Rosaire* rapporte à son sujet les paroles de Geber : « En outre, ce philosophe veut que cette substance de Mercure soit mortifiée, mais son Mercure est naturellement dans cette vénérable pierre, comme cela apparaît à chacun. Donc etc. » De plus, ce philosophe veut que cette substance du Mercure soit fixe, comme cela est évident, car il enseigne l'art de fixer avec des

précautions et une habileté extrêmes, mais qui pourrait douter que la substance de cette pierre précieuse ne soit très fixe ? Aucun, assurément, de ceux qui la connaissent. Il en résulte que la Pierre doit être amenée par la fixation à la nature de la salamandre, c'est-à-dire au plus haut point de fixité qui ne refuse pas le feu et ne se dérobe pas devant lui. Car la salamandre ne peut exister avant d'avoir appris avec la plus grande patience à supporter le feu, ce qui requiert obligatoirement un laps de temps prolongé. Il sera parlé plus loin, au Discours emblématique XXXV, d'Achille et de Triptolème, placés la nuit sous des cendres ardentes jusqu'à ce qu'ils soient devenus capables de supporter une chaleur très violente. Ils acquièrent eux aussi la propriété de la salamandre, moyennant l'habitude et l'accoutumance. L'habitude est en effet une seconde nature ; mais si cette nature n'a pas communiqué sa puissance et, agissant en maîtresse, n'a pas entrepris l'altération, l'habitude ne sera pas, ou ne sera que peu opérante. C'est pour cette raison que le feu ne peut solidifier la glace, mais qu'il peut solidifier le cristal, parce qu'ici la nature a commencé l'opération. On doit de même penser, à propos du Mercure aqueux et volatil, que sa nature ne permet pas la solidification, si ce n'est grâce à l'étreinte du soufre qu'on lui a marié. Ce soufre est la teinture philosophique et il fixe tous les esprits qui volent.

EMBLEMA XXX.

Sol indiget lunâ, ut gallus gallinâ.

(Le soleil a besoin de la lune comme le coq de la poule.)



Epigramma XXX.

Soleil, tu ne fais rien si ma force ne t'aide,
Comme le coq est impuissant loin de la poule.
Et moi, lune, à grands cris j'invoque ton secours
Comme on entend la poule réclamer le coq.
Bien fou qui prétendrait affranchir de leurs liens
Des êtres que Nature a commandé d'unir.

DISCOURS XXX.

Avicenne, au Livre de l'Ame, prévient à plusieurs reprises que seuls doivent être utilisés dans l'art les œufs des poules qui ont été couverts par le coq. Cela veut dire que le sujet féminin n'est d'aucune valeur sans la vertu masculine et qu'inversement le coq est inutile sans la poule. Ces deux sexes en effet doivent être unis dans l'enclos philosophique pour que la multiplication ait lieu. Les philosophes utilisent la comparaison du coq parce que ce volatile correspond parfaitement à la puissance du soufre, plus qu'aucun autre mâle parmi les oiseaux, puisqu'un seul coq peut être le maître d'un grand nombre de poules et qu'il ne supporte pas aisément la présence d'un rival sur le même fumier, estimant qu'il est pour toutes un compagnon convenable et suffisant. C'est l'oiseau de Mars ; il provient de la métamorphose de l'enfant Gallus qui devait observer le soleil pour l'empêcher de surprendre l'adultère de Mars et de Vénus, comme le racontent les poètes. Il est extrêmement Martial dans le combat qu'il livre jusqu'à la mort à son adversaire.

Dans l'œuvre philosophique, il figure le Soleil comme la poule représente la Lune. C'est pourquoi il est aussi nécessaire d'unir le Soleil à la Lune que de joindre le coq à la poule. Le coq est également consacré au soleil : il se lève à sa venue et va dormir en même temps que lui. Il regarde constamment le ciel et il dresse vers le haut ses queues, recourbées comme des faux. Il lutte, pour les poules, contre les serpents. Il est le héraut de la lumière et Latone le chérit parce qu'il l'assista dans ses couches. Latone mit au monde le Soleil et la Lune et ainsi le coq est approprié à la mère et au fils.

Mais le Soleil, la Lune et Latone s'accordent avec les sujets chimiques. Il en est de même du coq et de la poule. Car ceux-ci sont issus d'un œuf et ils produisent à leur tour des œufs qui éclore en petits poussins. De la même manière les philosophes possèdent des œufs qui se transforment en oiseaux de la même espèce, à condition qu'on leur fournisse une chaleur tempérée, semblable à celle de la poule qui couve, fournie d'une façon continue. Alors que chez les autres oiseaux le mâle aussi se pose sur les œufs, le coq seul se considère comme exempt de ce devoir, de cette charge. Ainsi le soin et la peine de faire éclore les œufs et d'élever les petits incombent entièrement à la poule. On peut observer l'empressement et la sollicitude qu'elle manifeste dans cette tâche, la rapidité avec laquelle elle mange, boit, soulage son ventre pour courir en hâte vers ses œufs avant qu'ils ne viennent à refroidir. C'est également un ouvrage de la nature digne d'admiration que la force et l'élan avec lesquels elle défend ses petits, la tendresse avec laquelle elle les recueille et les protège sous ses ailes pendant qu'ils sont nus, la voix, pareille à celle d'une cloche, dont elle les convoque et les retient, le soin qu'elle met à briser pour eux les miettes ou les grains trop durs et à se servir de son bec comme d'un couteau. Et tout cela, pour que les œufs et les poulets ne fassent pas défaut à l'alimentation des hommes.

De la même manière, le philosophe ou l'artiste procède à toutes ses opérations avec un soin et une prudence extrêmes. Il va prendre les œufs dans leurs lieux, là où le coq s'est trouvé, il les examine avec soin de peur qu'ils ne soient pas frais, puis il les nettoie, les prépare et les dispose dans ses vases comme dans des nids et leur administre la chaleur convenable. Sous l'effet de celle-ci, les sujets mélangés entre eux exercent et subissent de jour en jour leurs influences réciproques jusqu'à ce qu'après un long espace de temps, passant par des couleurs diverses, ils en arrivent à posséder une couleur et une essence uniques. Dans cette œuvre, la solution, la coagulation, la sublimation, l'ascension, la descension, la distillation, la calcination et la fixation s'effectuent comme opérations intermédiaires. Ce qui est dur et compact ne peut en effet être altéré ; c'est pourquoi il est nécessaire de le dissoudre au préalable pour qu'il devienne liquide et mou. Dès que l'on a un corps dissous, il convient de le coaguler pour l'amener non à la dureté primitive, mais à un état où il est souple comme le miel. La sublimation sépare le pur de l'impur, ennoblit ce qui est vil, élève ce qui est bas. Elle doit donc être également présente, étant en quelque sorte la dame et la maîtresse de toutes les opérations. Pendant la sublimation, certaines parties montent assez haut, c'est l'ascension, et d'autres descendent et ainsi s'effectue la descension. Puis la distillation, souvent effectuée dans l'intervalle, clarifie le tout, et ce qui demeure au fond est brûlé. ' Tous deux deviennent fixes et ainsi s'achève l'œuvre. Si quelqu'un rassemble toutes ces opérations particulières sous la notion de l'opération générale qu'est la COCTION, il ne s'éloignera guère de son dessein. De même en effet que tous les poussins courant ça et là vont se retrouver sous les ailes d'une poule unique, leur mère et leur nourrice, ainsi tant de modes d'opérations, tant de chemins divers se rejoignent tous dans l'œuvre des femmes qui est la coction.

La cause de tout ceci est la Lune qui doit être exaltée au degré sublime du Soleil, ce qui signifie que l'on cherche à réaliser un mariage durable entre le Soleil et la Lune ; lorsqu'il aura eu lieu, toutes les

ambassades, les promesses, les étreintes passagères, les incertitudes prendront fin. Il y aura désormais pour l'un et l'autre un seul lit et une seule chair, un amour

mutuel et constant, une éternelle paix et une alliance indissoluble. Le Soleil est de peu de prix sans la Lune et la Lune sans le Soleil est de condition méprisée et de vile origine. Mais le Soleil son époux lui confère splendeur, dignité et force, c'est-à-dire fermeté de Pâme et du corps. La Lune, de son côté, assure au Soleil la multiplication de ses enfants et la propagation de sa race. D'où les paroles du Jardinier (Rosarius) : « *Si l'un d'eux seulement se trouvait dans notre Pierre, la médecine ne s'écoulerait jamais facilement et ne donnerait pas de teinture ; et si elle en donnait, elle ne teindrait pas si ce n'est dans la mesure où il y en aurait de reste, et le Mercure s'envolerait en fumée, car il n'y aurait pas en lui de réceptacle pour la teinture.* » Et Geber reconnaît au *Livre des Preuves* que si le Soleil et la Lune sont incorporés ensemble avec art, on ne les sépare pas facilement.